

Francis Bacon alias Lord Verulam était à son époque le couteau suisse de la Renaissance anglaise. Philosophie, politique et science sont les domaines de prédilection de ce savant qui a marqué l'histoire de son pays. C'est d'ailleurs son célèbre aphorisme, dans *Novum Organum*, qui nous amène à réfléchir sur la Nature et l'Homme.

Il s'exprimait ainsi : « *Car il ne s'agit pas seulement ici du succès de la spéculation, mais de la condition et de la destinée humaine. En effet, l'homme, ministre et interprète de la nature, n'étend ses actions et ses connaissances, qu'à mesure de ses observations sur l'ordre de la nature, en s'appuyant sur les œuvres ou sur l'esprit. Il ne sait ni ne peut rien de plus. Et il n'existe aucune force qui puisse arrêter ou briser la chaîne des causes ; et on ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant.* »

En quoi cette réflexion philosophique de Bacon nous montre-t-elle que l'intelligence humaine modifie la nature ? Et la question sous-jacente de savoir si l'on peut parler d'une « humanisation » de la nature.

Si on décompose l'aphorisme, pensons en premier à la volonté de puissance au sens philosophique du terme. Dans l'usage qu'en fait Aristote, la puissance est la faculté d'être changé ou mis en mouvement. L'acte humain va alors donner forme à ce qu'il touche. Pour reprendre la métaphore d'Aristote, la nature est en puissance contenue ou générée par la Terre (eau, terre, feu, air), et c'est l'humain qui l'actualise. Ainsi, on peut y énoncer un principe sur la première partie de la citation : l'entéléchie. En d'autres termes il s'agit pour l'Homme de parfaire et d'accomplir ce qu'il se trouve dans la nature.

Cependant, on voit apparaître un point d'inflexion au contrôle de la Nature par l'Homme. Ce plafond de verre auquel on se heurte, c'est notre incapacité à tout savoir. Le cerveau humain ne peut être à 100% de son potentiel ! Ainsi, comme Bacon le disait « Il ne sait ni ne peut rien de plus ». L'humanité se trouve acculée et incapable d'agir. Pourtant, la nature poursuit son chemin, sans se soucier que l'on se retrouve dans une voie sans issue.

C'est alors qu'un évènement se produit, celui du développement de notre intelligence. Un être humain cherchera par tous les moyens à trouver une solution pour avancer. (Or, si la nature inhibe l'homme, alors l'intelligence humaine va modifier la nature (pour se libérer). Cela peut paraître paradoxal mais dressons une hypothèse :

Si nous prenons un chien, nous remarquerons que ce dernier obéit à la nature. Il ne peut se rebeller physiquement et encore moins spirituellement, il est donc soumis autant corporellement que consciemment à la nature. De plus, il obéit parfaitement à sa nature puisqu'il aboie, il chasse, il est carnivore, etc. Nous pouvons même remarquer qu'au fil du temps, il s'adapte à son milieu puisqu'il vit désormais en harmonie avec les hommes. Ainsi, le chien mène une existence libre, triomphale, puisqu'il ne domine pas la nature.

Parallèlement à cela, l'Homme, par son désir d'omnipotence, veut que la nature lui fournisse des aliments, de quoi s'habiller, un abri, de quoi se défendre, de l'énergie, etc. A noter qu'il serait naïf de notre part de dire que nous forçons la nature à produire et faire l'impossible. Dans la démonstration apparaît une différence fondamentale avec tout autre animal : notre intelligence. Cette dernière peut comprendre les lois (les écrire), les conditions, puis inventer les objets et les manières de faire qui exploiteront la nature.

Bacon aurait donc raison aujourd'hui puisque nos techniques industrielles semblent non pas obéir à la nature mais bien de commander celle-ci. On voit alors poindre la deuxième partie de la réflexion : l'humanisation de la nature.

C'est en mettant en exergue le premier cheminement de la réflexion, qu'émerge naturellement la question de la technique par le travail.

Rappelons que la technique est un progrès qui permet l'émancipation de l'homme vis à vis de la nature. Il convient alors de s'étendre sur son origine mythologique.

Cette origine est racontée par le sophiste Protagoras dans le dialogue platonicien du même nom. Il y eut une époque où les dieux façonnèrent l'ensemble des êtres vivants (animaux et hommes). Néanmoins avant de leur donner la vie ils chargèrent Prométhée et Épiméthée de leur distribuer les qualités leur permettant d'assurer leur subsistance. Épiméthée commença alors à donner à chacun des qualités selon ses attributs. Par exemple, des ailes pour s'envoler quand on est petit, des fourrures en guise de couverture ou encore une forte fécondité pour les espèces fragiles vouées à disparaître. Mais dans sa répartition, il oublia l'homme, qui resta nu, sans vêtements ni armes.

On voit alors une véritable obéissance dont parle Bacon dans la citation. Les rôles vont néanmoins changer puisque Prométhée vola le feu aux dieux. Finalement, doter l'Homme d'une technique afin de lutter contre la rudesse de la nature.

Ainsi la technique représente le moyen donné à l'homme pour qu'il assure lui-même les conditions de son existence. Ici, la technique vient pallier une faiblesse originelle. En même temps, elle est la marque de la supériorité de l'homme sur les autres vivants, le signe visible de son intelligence et de sa créativité. La technique, en permettant à l'homme de produire lui-même les conditions de son existence, incarne aussi la liberté de décider de soi.

Ainsi, La technique est le fruit d'un travail proprement humain. Elle est issue de son intelligence et de sa volonté à s'étendre. Or la technique désigne également l'ensemble des procédés permettant d'assurer un travail. Celui-ci est la transformation et l'assimilation de la nature dans un but utilitaire. Le travail est formateur pour l'humanité car en produisant ses conditions de vie, l'homme se produit lui-même. Pour corroborer cette première définition, Marx compare le travail du tisserand avec celui de l'araignée, et celui de l'architecte avec celui de l'abeille.

Ce qui distingue le travail de l'animal de celui de l'homme n'est pas la qualité du produit (le résultat comme la cellule parfaite de la ruche) mais la nature même de cette activité (processus). Chez l'homme elle est uniquement le résultat d'un projet, d'une intention. Elle n'obéit pas qu'à une cause (l'instinct), mais vise une fin. Ce sens fort du travail est selon Marx le propre de l'homme. Même si l'animal a comme l'homme une activité de transformation de la nature, il reste dépendant de ses instincts et de ses automatismes. Seul l'homme travaille dans la mesure où il conçoit ce qu'il projette de faire. Le travail devient alors la marque de l'esprit et de la volonté de l'homme.

La technique est alors le signe de la domination de l'Homme sur la Nature.

Sur cette dernière phrase, Bacon aurait eu comme raisonnement de dire que dominer, commander ou contrôler montre en tout point une lutte interminable. Un phénomène qui finalement ne peut aboutir à rien. L'Homme se bat contre la nature pas contre la sienne.

C'est la raison pour laquelle on voit une réflexion philosophique, selon la perspective d'une herméneutique phénoménologique sur la question de l'humanisation de la nature. Un concept repris d'ailleurs par André Stanguennec dans *L'humanisation de la nature : les épreuves de l'univers*.

Dans cette dernière partie de la réflexion, le concept fait non seulement écho à l'aphorisme de Bacon, présenté en liminaire, mais atteste avant tout que la situation actuelle de notre monde s'est aggravée. Pour reprendre Shakespeare dans *Timon d'Athènes*, un monde qui « s'use {...} à mesure qu'il croît en âge » disait le peintre au poète qui lui demande « comment va le monde ? ». Sans naïveté aucune, sans extrapolation quelconque, notre monde tel que nous le connaissons, s'use. Certains diront que l'épuisement de ce dernier vient sans doute du nihilisme capitaliste qui a dévoré sur son passage tout espoir de construction.

Il convient alors de s'interroger sur l'humanisation de la nature, non seulement par l'homme, mais particulièrement par son industrie. Celle-ci peut entraîner des problèmes et des crises environnementales. Ou bien même à vouloir jouer avec la science : une pandémie. A noter que ces « catastrophes » ne sont pas uniquement d'ordre écologique, donc naturelle, mais aussi juridiques et éthiques, engageant ainsi l'humanité. Il est légitime de se poser la question quand on observe la volonté gouvernementale mondiale s'orienter vers ces questions majeures. En effet, cette volonté peut s'illustrer par la COP 21 et les Accords de Paris en 2015 où Laurent Fabius appelait à un « accord universel sur le climat ». Même avant par les différents protocoles mis en place (Kyoto par exemple), ou les sommets de la terre.

Finalement, entre le rapport Meadows, l'encyclique du Pape François, les COPs, les Marches pour le Climat ou encore Greta Thunberg on voit une certaine « obligation de protection » voire de « respect » de la nature. C'est une manière humaine de « la considérer » et donc de l'humaniser. Et c'est *in fine* l'objet final de la réflexion de Bacon qui donne à penser mais aussi à agir. Par cette volonté d'agir, on peut aussi étayer cet argument par le livre d'Olivier Bonfond : « Il faut tuer TINA (There Is No Alternative) ». Il fait ainsi 200 « propositions pour rompre avec le fatalisme et changer le monde ».

En 2021, il est peut-être temps d'abandonner ce combat acharné contre la nature. D'arrêter de vouloir contrôler à tout prix et d'épuiser les ressources de notre planète. Il ne faut pas non plus tomber dans les discours écologistes purs et durs. Si Bacon était des nôtres, il leur répondrait qu'il ne faut pas démissionner devant la nature, mais plutôt de perfectionner les techniques dans le bon sens. C'est donc un travail d'introspection qu'il faut faire puisque c'est remettre en question notre nature de vouloir tout posséder.

« La fin justifie les moyens » nous dirait Machiavel mais il faudrait plutôt se tourner progressivement vers un système durable et vivable. Kate Raworth, l'explique dans sa « théorie du Donut ». A savoir : ne pas dépasser les capacités naturelles de la terre mais de ne pas vivre en dessous non plus. Il faut alors arriver à un plateau, à une phase de maturité, afin de se concentrer sur l'essentiel. Le progrès tout azimut en matière industrielle ne fera qu'empirer les choses. Il faut donc être acteur de notre temps pour ne pas sacrifier les générations à venir.

Chacun en son for intérieur sait ce qu'il doit faire.

Nietzsche nous aurait d'ailleurs dit :

« Il faut avoir une musique en soi pour faire danser le monde ».